

À DISTANCE

du 1^{er} au 15 janvier 2004

ANNIE LE BRUN

Décidément les temps changent. Voici en effet qu'aux ébats censés agrémenter les dernières saisons littéraires succèdent des débats suscités à tout propos. Comme s'il était désormais impossible de penser sans dialoguer. Et de même que les « hommes libres » imaginés par Jarry s'appliquaient à désobéir ensemble, de même qui aujourd'hui prétend affirmer un point de vue singulier évite de le faire seul. D'ailleurs, on ne s'échauffe plus que pour des « débats de société ». C'est pourquoi quelqu'un qui soliloque, de surcroît sans chercher à nous fourguer du « lien social » et encore moins un traité de savoir-vivre à l'usage du parfait petit altermondialiste, mérite qu'on lui prête attention. Tel est le cas de Jean-Marc Mandosio qui, à constater que « ce qui apparaît comme la faiblesse majeure des textes situationnistes », consistant dans leur « capacité (d'ordre exclusivement rhétorique) de présenter comme « à portée de main des buts hors d'atteinte », était justement tenu il y a trente ans pour « une de leurs grandes forces », a été amené à en chercher les causes (1).

Il en résulte une réflexion d'autant plus stimulante que, reconnaissant quel a été l'incontestable impact critique de certains de ces textes, elle évite les écueils d'une mise en cause après coup. La raison en est sans doute que Jean-Marc Mandosio est d'abord un lecteur, c'est-à-dire quelqu'un qui lit sans savoir d'avance ce qu'il doit penser et qui, du coup, s'est trouvé libre de remarquer dans les écrits situationnistes un recours grandissant au vocabulaire voire à certains thèmes alchimiques, quelque peu en discordance avec une rationalité par ailleurs constamment revendiquée. Rappelons-le, c'est d'être un tel lecteur qu'en 1999 Jean-Marc Mandosio a réussi à développer la plus pertinente critique de la Bibliothèque Nationale de France (2), jusqu'à y voir une machine à détruire le livre tendant à éliminer tout véritable lecteur dont la pratique va à l'encontre de la lecture dévote comme de la lecture désinvolte de plus en plus préconisées pour leur égale innocuité.

Ainsi Mandosio considère-t-il une théorie révolutionnaire dont la caractéristique et la force de séduction auront été de prétendre à la possible immédiateté de sa mise en pratique, qu'il en vient tout simplement à éprouver ce discours à sa propre cohérence comme à ce qui s'est passé ou non. Démarche qui n'a bien sûr rien à voir avec la dénonciation d'un « automatisme » appelant le passage de la théorie à la pratique, dont Peter Sloterdijk et Alain Finkielkraut font la matière d'un affligeant chapitre intitulé « L'utopie menacée » dans un dialogue, où les roulements de tambours rhétoriques le disputant aux cuivres de la célébration réciproque recouvrent complètement les *Battements du monde* (3) qu'on nous a promis d'entendre. Mais passons, à l'évidence, Mandosio n'est pas un philosophe patenté qui, au milieu de ses multiples activités, se doit de publier un ou deux livres par an. Et s'il se propose de traquer les embardeuses théoriques et leurs conséquences qui ont, à son avis, tissé l'histoire situationniste, il ne semble pas avoir l'intention d'ensevelir toute révolte, tels la plupart qui, l'âge venu, s'y emploient désormais avec la componction de rigueur comme garantie de sérieux.

De toute façon, le sérieux n'est jamais là où on le proclame et sûrement pas dans l'indigent opuscule *Logique du terrorisme* (4) dont la rationalité apparente en fait un pseudo *Que sais-je ?* où le simplisme du propos se marie à merveille avec le radicalisme de sous-préfecture auquel nous a habitués son auteur, Michel Bounan. Il est en ce

sens remarquable, question de niveau sans doute, que celui-ci ne mentionne même pas Gianfranco Sanguinetti et son *Véridique rapport sur les dernières chances de sauver le capitalisme en Italie*, paru en 1975 sous le nom de Censor, qui a été une contribution décisive à l'histoire du terrorisme et de l'État, tout en constituant paradoxalement la plus éclatante « création de situation » jamais rêvée par les situationnistes. Puisque c'est après avoir mis fin en 1972 avec Guy Debord à l'Internationale situationniste que *trois ans après* Gianfranco Sanguinetti, tout juste sorti de prison, réussit à publier comme émanant des plus hautes sphères de l'État, cette analyse par antiphrase du terrorisme italien. Hommes de pouvoir, journalistes, politiciens et contestataires se laissent duper, jusqu'à ce que Sanguinetti se fasse un devoir et en même temps le plaisir de confondre les uns et les autres.

Le paradoxe de ce splendide coup d'éclat est d'illustrer *a posteriori* la fuite en avant d'une théorie qui, faute de devenir « le mouvement réel qui supprime les conditions existantes », s'avère « intrinsèquement contradictoire » ainsi que le démontre Mandosio, à plus forte raison quand celle-ci, à en croire les *Thèses sur l'Internationale situationniste et son temps* qui en annoncent justement la dissolution en 1972, « ne peut ni s'interrompre ni aller plus loin ».

Ainsi, l'intérêt de cette analyse est autant d'avoir repéré la fonction salvatrice et maquillante de la métaphore alchimique afin d'élégamment passer outre à toute contradiction que d'établir à quel point cette référence à l'alchimie se manifeste très tôt dans la théorie situationniste. Sans doute de façon de plus en plus évidente chez Raoul Vaneigem qui utilisera la recette jusqu'au ridicule (son *Chevalier, la Dame, le Diable et la Mort* (5) en est le pitoyable exemple), mais encore de manière autrement plus sophistiquée chez Guy Debord avec des emprunts à l'alchimie, et pas seulement à travers le cycle arthurien comme le montre bien Mandosio, qui vont progressivement lui permettre le colmatage lyrique d'une pensée dont la rigidité rationnelle résiste de moins en moins à l'idée du passage du temps devenue pour lui obsédante.

À cette occasion, Mandosio fait avec raison apparaître la dette envers le surréalisme que les situationnistes ont soigneusement tue, à ce propos comme à bien d'autres. Reste que concernant l'alchimie, la filiation est d'abord formelle. Au point qu'il est difficile de faire un véritable parallèle entre l'utilisation rhétorique voire esthétique de la référence alchimique par Raoul Vaneigem ou Guy Debord et l'intérêt d'André Breton pour un courant de pensée qui s'est développé clandestinement et en discordance totale avec le choix rationnel de la civilisation occidentale. Qui plus est, si dès 1928 Breton se réclame de l'alchimie pour ne jamais s'en dédire, l'insistance avec laquelle il y revient après la guerre est des plus significatives. Car elle participe de la distance qu'il prend alors délibérément avec une réalité de plus en plus soumise à la rationalité technicienne, autant à la faveur des idéologies de gauche que de droite. Sur ce point, le rationalisme borné dont fait preuve, Sartre aidant, toute la gauche, stalinienne et anti-stalinienne jusqu'aux premiers situationnistes, permet de mesurer l'écart critique de Breton. Et il vaudrait de rappeler que dès 1958, les surréalistes, loin de se préoccuper des tables tournantes comme le voudraient leurs détracteurs d'hier et d'aujourd'hui, s'illustrent avec le tract « Démasquez les physiiciens, videz les laboratoires ! ». Aussi, l'intérêt que porte, la même année, Asger Jorn aux possibili-

tés révolutionnaires de l'automatisme, le menant à préconiser la « lutte pour le contrôle des nouvelles techniques de conditionnement » révèle assurément un « progressisme » situationniste que Mandosio est le premier à repérer. On regrettera toutefois que, faute d'en dégager une composante beaucoup plus rationnelle qu'utopiste, celui-ci prive son analyse de prolongements qui lui auraient donné plus d'ampleur. Car, à s'en tenir à des rapprochements trop formels, je dirais trop rationnels, le conduisant à évoquer l'alchimie à propos de la théorie du changement qualificatif chez Hegel et même de la théorie « marxienne » de la révolution, tout comme à retrouver dans la terminologie psychanalytique des échos alchimiques – quitte à ne pas faire trop de différence entre Freud et Jung ! – Mandosio passe à côté de deux ou trois questions de toute importance, pourtant implicites à sa réflexion.

Ne serait-ce pas moins par manque de cohérence que d'avoir voulu rationaliser et maîtriser la vie sensible jusqu'à la création de situations censées avantageusement remplacer toute activité artistique, que la théorie situationniste s'est trouvée obligée de recourir à un ersatz de pensée intuitive à travers la métaphore alchimique ? Ce qui équivaudrait non pas à une ruse de la raison mais plutôt de l'inconscient. Tel un retour du refoulé venant défaire la radicalité d'une théorie qui se flattait d'ignorer l'obscureté radicale dont nous sommes faits.

Mais encore est-ce que le « progressisme » inhérent à la théorie situationniste jusqu'à l'inciter à « sauver » la société industrielle tout en voulant abolir la civilisation marchande, ne serait pas moins un défaut de sa structure propre qu'une contradiction intrinsèque à toute pensée révolutionnaire assurée de n'avoir pas à tenir compte du domaine sensible ?

Je ne crois pas que celui-ci relève tout entier des « illusions nécessaires » dont, citant Leopardi, Mandosio se réclame finalement. Conclusion dont l'élégance minimaliste ne peut faire oublier que l'énergie révoltée n'a pas tout à fait fini d'illuminer le meilleur de nos vies. Que celle-ci ait partie liée avec la sensibilité ne fait aucun doute. Sur ce point, je préfère laisser la parole à un ami de Mandosio, René Riesel, purgeant depuis le 1er décembre six mois de prison ferme, pour avoir incité et participé à l'arrachage de plants transgéniques : « On comprend sans doute mieux la nature véritable de la désolation présente (...) en s'en remettant à ses seuls sens, plutôt qu'à des systèmes d'interprétation, tous dérivés, qui n'apportent guère que des consolations : l'illusion d'une maîtrise, au moins intellectuelle. Se tenir ainsi à la perception sensible, s'y tenir sans pour autant en rester là, est de toute façon le passage obligé, pour quiconque veut reconstruire son intelligence sur le tas, sans le filtre des représentations : c'est le début, forcément individuel, de toute désincarcération, d'aller réveiller au fond de soi la sensibilité atrophiée. Que cela soit d'abord douloureux, comme toute désintoxication, montre seulement sur quels ravages intimes repose l'apparente adaptation de tous (6) ».

1. Dans le *chaudron du négatif*, Éd. de L'Encyclopédie des Nuisances, 2003.

2. *L'Effondrement de la Très Grande Bibliothèque Nationale de France*, Éd. de L'Encyclopédie des Nuisances.

3. Éd. Pauvert, 2003.

4. Éd. Allia, 2003.

5. Éd. Le Cherche Midi, 2003.

6. *Du progrès dans la domestication*, Éd. de L'Encyclopédie des Nuisances, 2003.